

mes instructions pour qu'il montrât ce billet à lady Glyde quand le moment serait venu. J'obtins aussi de lui l'adresse de l'asile dans lequel Anne Catherick avait été enfermée, et une lettre pour le directeur, annonçant à ce gentleman le retour prochain de sa malade fugitive.

Pendant ma dernière visite à la capitale, j'avais pris mes dispositions pour que notre modeste ménage fût tout prêt à nous recevoir, lorsque nous arriverions à Londres par le train du matin. Cette sage précaution nous mit à même de jouer, dès ce jour-là même, le troisième coup de notre partie, — en recouvrant possession d'Anne Catherick.

Les dates, ici, sont fort importantes. Or, je combine en moi les facultés ordinairement opposées de l'homme sensible et de l'homme d'affaires. Je sais toutes mes dates sur le bout du doigt.

Le mercredi 24 juillet 1850, j'envoyai ma femme, dans un cabriolet, pour me débarrasser tout d'abord de mistress Clements. Un prétendue message de lady Glyde, supposée à Londres, nous suffit pour obtenir ce résultat.

Mistress Clements fut emmenée dans le "cab," et y fut laissée, tandis que ma femme (sous prétexte d'acheter quelque chose dans un magasin) se dérobait habilement et revenait à Saint-John's-Wood, dans notre maison, pour y recevoir la visiteuse attendue. Il est assez peu nécessaire d'ajouter que cette visiteuse avait été désignée d'avance aux domestiques sous le nom de "lady Glyde."

J'avais, sur ces entrefaites, pris avec un autre cabriolet la même route que ma femme, muni d'un billet pour Anne Catherick, où il était dit que lady Glyde gardant mistress Clements pour passer la journée avec elle, il fallait les venir rejoindre sous la protection du bon gentleman qui l'attendait à sa porte, le même qui, naguère, dans le Hampshire, l'avait soustraite aux poursuites de Percival.

Ce "bon gentleman" fit remettre

son billet par un gamin de la rue, et en attendit les résultats, arrêté à une ou deux portes de la maison. Anne avait à peine paru sur le seuil d'icelle, que cet excellent homme fit tout à coup abattre la portière du cabriolet. Ce léger véhicule engloutit sa proie, et partit immédiatement au grand trot.

(On me passera bien, ici, une exclamation incidente : Quel intérêt palpitant dans tous ces détails !)

En cheminant vers Forest-Road, ma jeune compagne ne témoigna aucune crainte. Je puis me montrer paternel, — mieux qu'aucun autre homme, lorsque cela me convient ; et je fus, en cette occasion, d'une paternité tout à fait remarquable. Que de titres n'avais-je pas à sa confiance ! J'avais composé la médecine dont elle s'était bien trouvée. Je l'avais prémunie contre les dangers dont la menaçait sir Percival...

Peut-être, cependant, me fais-je trop complètement à ces droits acquis ; peut-être avais-je tenu trop peu de compte de la subtilité instinctive qu'on remarque souvent chez les personnes d'une intelligence débile ; — le fait est que je négligeai de la préparer assez au désappointement qu'elle allait subir en entrant chez moi. Lorsque je la conduisis dans le salon, lorsqu'elle n'y vit personne autre que madame Fosco, laquelle lui était complètement inconnue, — elle laissa percer l'agitation la plus violente ; quand elle aurait flairé le danger dans l'air, comme un chien subodore la présence d'une personne qu'il ne voit pas, ses craintes n'eussent pu se manifester plus soudainement, ni d'une manière plus inexplicable. Ce fut en vain que j'em'interposai. J'aurais encore pu, à la rigueur, apaiser l'alarme dont elle souffrait ; — mais cette grave maladie de cœur dont elle avait si fréquemment ressenti les atteintes, n'était point accessible aux palliatifs de l'ordre moral. A mon indicible horreur, elle fut prise de convulsions ; — ébranlement de

tout le système qui, dans son état particulier, pouvait d'un moment à l'autre la coucher morte sous nos yeux.

On envoya chercher le médecin le plus proche, dont les services immédiats furent requis au nom de lady Glyde. Ce fut un grand soulagement pour moi de trouver en lui une véritable capacité. Je lui dépeignis ma visiteuse comme une personne faible d'esprit et fort sujette à d'étranges illusions ; je m'arrangeai, de plus, pour n'avoir d'autre cause que ma femme auprès de l'intéressante malade.

L'infortunée, au surplus, était trop mal pour nous laisser la moindre inquiétude sur ce qu'elle pourrait dire. La seule crainte qui, en ce moment, pesait sur moi, c'était que la fausse lady Glyde ne vint à mourir avant que la vraie lady Glyde ne fût arrivée à Londres.

J'avais écrit, dans la matinée, à madame Rubelle, pour lui demander de venir me joindre chez son mari, dans la soirée du vendredi 26 ; j'avais en même temps écrit à Percival de montrer à sa femme la lettre à elle adressée par M. Fairlie, de lui faire croire que Marian était partie en avant, et de me l'expédier en ville, par le train de midi, dans cette même journée du 26.

En y réfléchissant, effectivement, j'avais compris à quel point il était nécessaire, vu l'état de santé d'Anne Catherick, de hâter les événements et d'avoir lady Glyde à ma disposition plutôt que je ne l'avais arrangé dans le principe. Au milieu des incertitudes terribles qui m'assiégeaient, quelles autres instructions pouvais-je maintenant donner ? Il fallait s'en remettre désormais au hasard et au médecin.

Mes émotions se trahissaient par de pathétiques apostrophes que j'avais tout juste assez de sang-froid pour mettre au nom de "lady Glyde", lorsqu'elles m'échappaient devant des tiers. A tous autres égards, en ce jour mémorable, Fosco ne fut qu'un astre absolument éclipsé.

La malade passa une mauvaise nuit ;

— elle s'éveilla tout à fait à bout de forces ; — mais, à mesure que le jour avançait, elle se ranima d'une manière étonnante. En même temps qu'elle, mes facultés élastiques reprirent vie. Je ne pouvais recevoir de réponse de Percival et de madame Rubelle que dans la matinée du lendemain 26.

Prévoyant qu'ils suivraient mes instructions (ce dont, sauf accident contraire, j'avais lieu d'être certain), j'allai m'assurer d'une voiture de remise, destinée à lady Glyde, lorsque j'irais la prendre au chemin de fer ; et je donnai ordre qu'elle fût devant ma porte, bien exactement, le 26, à deux heures de l'après-midi. Après avoir vu enregistrer la commande, j'allai régler quelques détails avec M. Rubelle.

Je me procurai aussi les services de quelques gentlemen, en situation de me fournir certaines attestations dont je ne pouvais me passer. Je connaissais l'un d'eux personnellement ; l'autre était lié avec M. Rubelle. Tous deux étaient de ces hommes dont l'esprit vigoureux sait s'élever au-dessus d'étroits préjugés ; — tous deux avaient à lutter momentanément contre de grands embarras matériels ; tous deux croyaient en moi et en mon étoile.

Il était plus de cinq heures du soir, lorsque tous ces soins pris, je rentrai chez moi. J'appris en y arrivant qu'Anne Catherick était morte... Morte le 25, et lady Glyde ne devait arriver à Londres que le 26 !

Je fus étourdi du coup. Méditez sur ces mots : Fosco, étourdi !

Il était trop tard pour revenir sur nos pas. Déjà, préalablement à mon retour, le docteur s'était officieusement chargé, pour m'en épargner l'embarras, de faire enregistrer la mort à sa véritable date.

Ma grande combinaison, irréprochable jusqu'alors, avait désormais son côté faible ; — nuls efforts de ma part ne pouvaient modifier le fatal événement du 25 avril. Avec un mâle courage, je ne voulus plus songer qu'à l'avenir. Les intérêts de